

Simonnin, Antoine Jean Baptiste
Le mariage par autorité de justice

LE MARIAGE

PAR AUTORITÉ DE JUSTICE,

COMÉDIE EN DEUX ACTES,

PAR

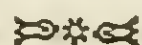
MM. SIMONNIN ET DEVILLENEUVE,

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS,
SUR LE THÉATRE DE L'AMBIGU-COMIQUE,
LE 19 SEPTEMBRE 1829.





PARIS,
QUOY, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
AU MAGASIN GÉNÉRAL DE PIÈCES DE THÉATRE,
boulevard Saint-Martin, n° 18.



1829.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
Le Comte FRÉDÉRIC DE VALSEN...	M. CHÉRI.
JACOBUS POMPÉE BERLINGHEN...	M. DUBOURJAL.
La Présidente DE BERLINGHEN....	Mme VERTEUIL.
ÉMELINE, leur nièce..............	Mlle EDELIN.
M. SEYBLIN, avocat..............	M. PÉCRUS.
TRICKMANN, aubergiste..........	M. EUGÈNE.
Le Conseiller DE WARTZ, } parens d'Émeline.	
La Conseillère de WARTZ, } parens d'Émeline.	

PLUSIEURS PERSONNES DE LA NOCE.

GENS DE LA PRÉSIDENTE.

GENS DE L'AUBERGE.

PAYSANS ET PAYSANNES.



La Scène se passe à l'auberge de Trickmann, entre Winblinghem et Nieder-Farhen.

IMPRIMERIE DE CHASSAIGNON, *rue Gît-le-Cœur*, N° 7.

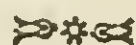
LE MARIAGE

PAR AUTORITÉ DE JUSTICE ;

COMÉDIE EN DEUX ACTES.

Acte premier.

Le Théâtre représente la salle du rez-de-chaussée de l'auberge, donnant sur une cour. — Au fond, est une porte charretière. — De grandes parties vitrées, formant le fond de la salle, permettent de voir la cour ; et, plus loin, par l'ouverture de la porte charretière, la place publique d'un petit village. — A gauche de l'acteur est un escalier communiquant aux étages supérieurs ; à droite, les portes d'appartemens.



SCÈNE PREMIÈRE.

TRICKMANN, SEYBLIN.

TRICKMANN.

Entrez, entrez, M. le voyageur.

SEYBLIN.

C'est bien ici l'auberge de l'Aigle Noir?

TRICKMANN.

Oui, Monsieur, et sans vanité, la meilleure que l'on rencontre sur la route de Winblinghem à Nieder-Farhen

SEYBLIN.

Je le sais ; je connais le pays.

TRICKMANN.

Et que demande Monsieur? une chambre pour lui, une écurie pour ses chevaux, et une remise pour sa chaise de poste; ou bien, Monsieur veut-il?...

SEYBLIN.

Si vous vouliez me laisser parler moi-même, je pourrais vous le dire.

TRICMANN.

C'est que voyez-vous, ici, on est d'un empressement pour les voyageurs...

SEYBLIN, *à lui-même, tirant sa montre.*

Il n'est encore que midi; je dois être le premier au rendez-vous. (*A Trickmann.*) Vous ferez préparer un appartement pour deux dames, une chambre pour un vieillard qui les accompagne, et un autre logement pour des parens que nous attendons aussi.

(*Il tire des papiers de sa poche.*)

TRICKMANN, *allant ouvrir un registre.*

Puis-je savoir les noms qu'il faut inscrire; car vous connaissez l'usage...

SEYBLIN.

Ecrivez : Madame la Présidente de Berlinghen; mademoiselle Emeline, sa nièce; M. Jacobus Pompée de Berlinghen, ancien professeur de philosophie; le Conseiller et la Conseillère de Wartz, leurs parens; et moi, M. Seyblin, avocat.

TRICKMANN.

Ah! fort bien, fort bien; alors, je sais ce qui vous amène.

SEYBLIN.

Comment?

TRICKMANN.

Eh! sans doute. C'est pour un mariage que vous venez; et un singulier mariage encore, un mariage par autorité de justice.

SEYBLIN.

Qui vous a dit cela?

TRICKMANN.

Parbleu! tout le monde sait aussi bien que moi que,

d'après les lois sévères de ce pays, M. le comte Frédéric de Valsen doit épouser, dans le plus bref délai, mademoiselle Emeline de Berlinghen.

SEYBLIN, *s'assied près d'une table, et examine des papiers.*

Ah! tout le monde le sait; et tout le monde aussi médit sans doute sur le compte de la jeune personne?

TRICKMANN.

Mais non, au contraire, on l'estime, on l'aime, et personne n'en dit de mal; seulement, comme son aventure a fait beaucoup de bruit, chacun la raconte à sa manière. Les uns prétendent, qu'élevée dans la retraite la plus absolue par madame la Présidente, sa tante, et conduite dans un bal... v'là comme comme on m'a dit ça, à moi, elle se sentit accablée, tout-à-coup, par la chaleur et la fatigue; tant il y a qu'elle fut forcée de sortir précipitamment. Son danseur, qu'elle voyait ce jour là pour la première fois, et dont elle ignorait même le nom, s'étant seul aperçu de son absence, courut sur ses pas, et la trouva dans le parc, au moment où elle venait de perdre connaissance... Et tenez, justement, on a fait une chanson là-dessus, je peux vous la chanter. (1)

AIR *nouveau.*

La belle restait évanouie,
Le jeun' Comte, pour la s'courir,
Soulèv' sa tete appesantie,
Et bientôt il la fait r'venir;
Cédant à la reconnaissance,
D' son danseur elle accepta l' bras,
Sans penser au moindre faux pas;
Comment peut-on voir l'innocence
Fuir un danger qu'ell' n' connaît pas?

Pendant le bal, de leur absence
Personn' ne s'était aperçu,
On s' quitta, quand finit la danse,
Et d'puis c' temps on n' s'est jamais r'vu;
Quéqu' mois plus tard, surprise extrême,
Et pour la famill' quel chagrin,
V'là qu'il fallut, un beau matin,
Aller célébrer un baptême
Avant d'avoir fêté l'hymen.

---

(1) Voir la note à la fin de l'acte.

Malgré tout, la pauvre innocente
Ne comprenait pas son malheur.
Sans mieux le comprendre, la tante
Fit un procès au beau danseur.
Enfin, pour réparer l'esclandre,
Le plus coupabl' des délinquans
Fut condamné, par trois jugemens,
A d'venir l'époux le plus tendre,
Avec les frais et les dépens.

SEYBLIN.

C'est bon, c'est bon.... Je vous préviens que madame la Présidente n'aime pas les aubergistes indiscrets et bavards. La voici, je vous invite à la circonspection.

TRICKMANN.

On n'y manquera pas... (*A part.*) Si elle fait de la depense; car sans ça, je ne me gênerai guère.

SCÈNE II.

LES MÊMES, LA PRÉSIDENTE, GENS DE L'AUBERGE, SUITE DE LA PRÉSIDENTE, *puis* JACOBUS.

LA PRÉSIDENTE, *aux valets qui portent des cartons.*

Portez tout cela dans cet appartement. (*A M. Seyblin.*) Sans doute M. le comte espère nous surpasser par son luxe... mais il se sera trompé.

(*On entend Jacobus dans la coulisse.*)

JACOBUS, *dans la coulisse.*

Garçon! garçon! qu'on desselle Blanchette... qu'on la bouchonne... qu'on la fasse rafraîchir... je vous donnerai pour boire... (*Il entre; il est chargé de livres, et tient d'une main un Plutarque, et de l'autre une paire de guètres.*) Ouf! Oh! là, là!... je n'en peux plus... Laquais, uu siège...

(*Il se jette dans un fauteuil, et s'évante avec son chapeau.*)

LA PRÉSIDENTE.

Dans quel état êtes-vous donc, mon frère? En vérité, il est indécent de vous présenter ainsi devant moi.

JACOBUS.

Comment? qu'est-ce que j'ai donc? (*Se regardant.*) Ah! je vois ce que c'est. (*Il redresse sa perruque qui est de travers.*) Là... un œil de poudre, maintenant... un coup de mouchoir, il n'y paraîtra plus... c'est Blanchette qui est cause de tout cela.

LA PRÉSIDENTE.

Aussi, comment à votre âge, un homme de votre caractère, un ancien professeur de philosophie...

JACOBUS.

C'est justement pour ça... Je m'étais muni d'un échantillon de ma bibliothèque de voyage... J'avais Cicéron sous le bras droit, Platon dans la main gauche, et Caton en croupe... quand tout-à-coup Blanchette fait un faux pas... tous mes grands hommes se laissent tomber... Alors je me suis dit faisons comme eux... soyons philosophe, et voilà pourquoi je me suis trouvé dans un fossé.

LA PRÉSIDENTE.

C'est bon, c'est bon, mon frère, en voilà assez sur un pareil sujet.

JACOBUS.

C'est fini... Ah! ça, voyons, tout notre monde est-il arrivé?... La mariée... où est la mariée?... où est ma nièce?... Cette pauvre enfant! que je l'embrasse!

LA PRÉSIDENTE.

Emeline s'est rendue directement dans l'appartement qui lui avait été préparé, suivie de ma femme de chambre, et accompagnée de la Conseillère de Wartz, dont le mari doit nous rejoindre ici, pour assister au conseil de famille que nous tiendrons avant la cérémonie.

JACOBUS.

Encore votre Conseiller! En vérité, ma sœur, je ne sais quelle manie vous avez de le consulter; un homme qui ne répond jamais rien.

LA PRÉSIDENTE.

Il répond quand on l'interroge avec sens et jugement.

JACOBUS.

C'est ça, oui, par eh! eh!... ou bien, oh! oh!... ou bien encore, ah! ah!... on n'a jamais pu en tirer autre chose. Ah! si, si... l'autre jour, à l'assemblée des états, il a été jusqu'à heu! heu!... A la vérité, c'est son plus beau discours! heu! heu!

LA PRÉSIDENTE.

De grâce!... Vous extravaguez, Jacobus; taisez-vous.

JACOBUS.

J'espère au moins que ma nièce quittera enfin, aujourd'hui, ce maudit voile qui nous la cache depuis si longtemps!

LA PRÉSIDENTE.

Ma nièce ne quittera son voile que quand il en sera temps. Vous savez fort bien que d'après les usages du pays, Emeline a fait vœu de se dérober à tous les regards, jusqu'au moment de son mariage, et ce n'est qu'après la cérémonie, que la comtesse de Valsen pourra, sans rougir, reparaître aux yeux du monde et de ses parens.

UN VALET DE CHAMBRE, *annonçant.*

Monsieur le Conseiller et madame la Conseillère de Wartz.

(*La Présidente va au-devant d'eux — Tout le monde sort, excepté un Valet qui avance des fauteuils.*)

SCENE III.

LA PRÉSIDENTE, JACOBUS, SEYBLIN, LE CONSEILLER, LA CONSEILLÈRE.

LA PRÉSIDENTE, *au Valet qui sort aussitôt.*

Veillez à ce que personne ne puisse nous interrompre. (*Aux autres.*) Prenez place.

(*La Présidente est au milieu dans un fauteuil; à sa droite est Jacobus; à sa gauche, sont la Conseillère et le Conseiller.*)

JACOBUS.

Le conseil est au grand complet... La séance est ouverte.

LA PRÉSIDENTE.

Vous savez, mes chers parens, quel est le but de cette réunion. Vous m'avez assuré, M. Seyblin, qu'aussitôt après la célébration du mariage, on pourrait passer à la signature de l'acte de séparation.

SEYBLIN.

Sans doute, Madame; le jugement définitif, dont voici l'extrait, est précis à cet égard : il dit formellement, que dans l'espèce, le mariage n'étant requis par l'honorable famille de Berlinghen (*La Présidente et Jacobus s'inclinent.*), qu'à titre de réparation, le divorce pourra suivre immédiatement

JACOBUS.

Et par conséquent, les époux pourront convoler à d'autres nœuds; *ad novas convolare nuptias.*

LA PRÉSIDENTE.

Mais taisez-vous donc, Jacobus!... (*Du ton de l'interrogation.*) Ainsi, cette affaire pourra être entièrement terminée aujourd'hui?

JACOBUS.

Indubitablement.

LA CONSEILLÈRE.

Je le crois. (*A son mari.*) Mais parlez-donc, Monsieur?...

LE CONSEILLER.

Eh! eh!

JACOBUS.

Eh! eh! il l'a dit... il ne l'a parbleu pas manqué.

SEYBLIN.

A moins cependant que M. de Valsen ne refuse son consentement.

LA PRÉSIDENTE.

Refuser!... le pourra-t-il?

SEYBLIN.

Il le pourra; mais à notre tour nous pourrons le contranidre.

LA PRÉSIDENTE.

Oui, sans doute, la loi est là ; elle est pour nous, pour ma nièce, pour cette chère enfant, modèle de grâce et d'innocence.

JACOBUS.

Vous avez raison en philosophie, et en morale.

LA CONSEILLÈRE.

C'est aussi mon avis. (*A son mari.*) Eh bien !

LE CONSEILLER.

Hum !...

JACOBUS.

Encore... Toujours.

SEYBLIN.

Vous m'aviez chargé, Madame, de préparer un acte de donation en faveur de l'enfant.

JACOBUS.

Ah ! oui, à propos, le petit bonhomme ; n'oublions pas le petit bonhomme, s'il vous plaît.

LA PRÉSIDENTE.

Jacobus !...

JACOBUS.

Ah ! dame, écoutez, ça me touche au cœur... le bambin est non seulement mon neveu, mais encore mon filleul... Ce pauvre petit Pompée... en maillot... Dieu ! s'il lui manquait quelque chose !... D'abord, moi, je lui enseignerai l'éloquence et la philosophie... dès qu'il sera sevré. En outre, je lui laisserai tout mon bien... C'est toujours agréable d'être philosophe avec 25,000 livres de rente...

LA PRÉSIDENTE.

Par grâce, mon frère, taisez-vous.

JACOBUS.

C'est-à-dire alors qu'il faut absolument être muet... Eh bien ! soit, je me tairai. (*A part.*) On n'a jamais vu une pareille persécution !...

(*Il continue à agiter les lèvres comme s'il se parlait à lui-même.*)

LA PRÉSIDENTE.

Il reste à nous entendre sur la conduite à tenir avec le

comte de Valsen. Il n'y a, je crois, aucun rapprochement possible... (*Au Conseiller.*) Tel est votre avis, mon cousin ?

LE CONSEILLER.

Eh! eh!...

LA PRÉSIDENTE.

Et vous, mon frère, quel est le vôtre?... (*Il la regarde et ne répond pas.*) Vous pouvez parler maintenant.

JACOBUS.

Moi?... Je n'ai plus d'avis, ma sœur... je partage l'opinion du Conseiller... exactement... eh! eh!...

LA PRÉSIDENTE.

De l'humeur?... Cela se passera. (*Se levant.*) Quant à moi, mon opinion est qu'il faut que nous nous remettions en route aussitôt après la cérémonie, et que dès cet instant tout soit à jamais fini entre cet homme et nous... Vous, mon frère, en votre qualité d'oncle, c'est à vous de recevoir le Comte, et de lui parler en notre nom... Songez surtout à représenter dignement la famille.

JACOBUS.

C'est ça... vous allez me faire aussi ma leçon... à un professeur d'éloquence... Allez donc, ma sœur, songez aux bagatelles de la cérémonie... je recevrai.

(*Tout le monde sort, excepté Jacobus.*)

SCÈNE IV.

JACOBUS, *seul.*

Il s'agit maintenant de justifier la confiance dont je suis investi, et de parler à M. le comte Frédéric de Valsen, au nom d'une famille respectable et vexée... qui va lui dire par mon organe. Voyons qu'est-ce qu'elle va lui dire par mon organe?... Je n'en sais trop rien... N'importe, rappelons-nous le temps où je brillais dans ma chaire de philosophie, et tâchons de remuer ce gaillard-là. (*Il cherche.*) Voyons... il me semble qu'il y avait dans la première

thèse que j'ai soutenue, quelque chose qui irait bien à la circonstance... Oui, c'est ça... Monsieur, la philosophie range les hommes en deux espèces: l'homme moral et l'homme animal... L'homme animal.... Ah! diable, il pourrait prendre ça pour une personnalité... Bah! laissons-nous plutôt entraîner à la fougue de mes idées.....

SCÈNE V.

JACOBUS, TRICKMANN, FRÉDÉRIC.

TRICKMANN, *introduisant Frédéric.*

Par ici, par ici, Monsieur... on va vous donner tout ce qu'il vous faut.

JACOBUS, *à part.*

Ah! ah! un voyageur!

TRICKMANN, *à Frédéric.*

On prépare pour Monsieur la petite chambre verte, nº 15; elle est fort agréable pour la vue, on découvre dix lieues de pays.

FRÉDÉRIC.

A qui diable en a-t-il donc celui-là avec ses dix lieues de pays et sa chambre verte?... je ne veux pas de chambre! je ne reste ici qu'un instant... Qu'on jette à manger à mon cheval sans le desseller.

JACOBUS.

Oh! ce n'est pas notre homme.

TRICKMANN.

Voilà tout ce que Monsieur desire?

FRÉDÉRIC.

Oui, pour le moment.

(*Trickmann sort.*)

SCÈNE VI.

FRÉDÉRIC, JACOBUS.

FRÉDÉRIC, *apercevant Jacobus.*

Oh! la bonne tête!

JACOBUS, *à part.*

Il est assez bien, ce jeune voyageur. (*Haut en saluant.*) Monsieur...

FRÉDÉRIC, *lui rendant son salut.*

Monsieur...

JACOBUS.

Monsieur... les chemins sont bien mauvais, si vous êtes venus par la grande route?

FRÉDÉRIC.

Non, j'ai pris un sentier de traverse.

JACOBUS.

Monsieur s'est embarqué à la légère... il voyage pour son plaisir sans doute?

FRÉDÉRIC.

Au contraire, Monsieur.

JACOBUS.

Ah!

FRÉDÉRIC, *gaîment.*

Le fait est que, ce matin en me levant, je ne pensais pas du tout à l'affaire qui m'amène. Je comptais passer une journée délicieuse... une partie de chasse superbe avec des amis, des jeunes gens charmans... je vais les rejoindre... A peine arrivés dans la forêt, ils prennent à droite, moi à gauche, et voilà que tout-à-coup la mémoire me revient. Eh! mais à propos donc, me suis-je dit, il me semble que j'ai quelque chose à faire ce matin... Ah! mon dieu! oui, c'est ça... il faut que j'aille me marier.

JACOBUS.

A-t-on idée d'une pareille étourderie!... (*Apart.*) Est-ce que par hasard ce serait?..

FRÉDÉRIC.

C'est qu'il faut vous dire, mon brave homme, que mon mariage n'est pas un mariage comme un autre... (*Il tire un papier de sa poche.*) Vous allez en juger.

JACOBUS.

Qu'est-ce que c'est que cela?

FRÉDÉRIC.

C'est le billet de faire part. (*Il lit.*) « Monsieur, en
» vertu de la sentence prononcée contre vous, et rendue
» exécutoire par arrêt du huit de ce mois, il vous est fait
» sommation de venir épouser, dans le délai de huitaine...
» etc., etc. »

JACOBUS, *à part.*

Grand dieu!... c'est bien lui!... c'est lui-même!... O Cicéron! soutiens-moi!

FRÉDÉRIC.

C'est original, n'est-ce pas?

JACOBUS, *d'un grand sérieux.*

Comment, Monsieur, c'est vous qui êtes le futur qu'on attend?

FRÉDÉRIC.

Vraiment oui, c'est moi... Ce n'est pas l'embarras, j'aimerais autant que ce fût un autre... J'ai plaidé tant que j'ai pu; mais j'ai perdu. J'en ai appelé, perdu une seconde fois.

JACOBUS, *indigné.*

Est-il possible?...

FRÉDÉRIC.

C'est jouer de malheur, n'est-ce pas? Il y a des veines comme ça.

JACOBUS.

Mais, Monsieur...

FRÉDÉRIC.

J'ai offert une indemnité, de l'or, beaucoup d'or!.... Rien n'a été accepté... Ma foi, j'ai pris mon parti. Au fait, puisqu'il le faut absolument, marions-nous. Mais ce ne sera pas pour long-temps, heureusement! Oh! par exemple, nous sommes d'accord là-dessus.

JACOBUS, *avec dignité.*

Je dois vous faire observer, Monsieur...

FRÉDÉRIC.

Quoi? est-ce que vous prendriez le parti de ces gens-là?... Oh! d'abord, je leur en veux à la mort!... Je ne leur pardonnerai jamais... Me faire manquer un mariage superbe, pour m'allier à une petite méchante famille de robe!

JACOBUS.

Il me semble, cependant que les Berlinghen...

FRÉDÉRIC.

Oh! ce n'est pas grand' chose, allez.

JACOBUS, *à part.*

Je vais éclater!

FRÉDÉRIC.

N'importe, j'épouserai, puisqu'on le veut, cette petite fille, qu'ils disent que j'ai séduite, et dont je ne me souviens même plus. Tout ce que je sais, c'est que je la déteste cordialement, et que j'ai juré de me venger d'elle et de toute sa famille. Oui, puisque je n'ai pas d'autre ressource, je veux, au moins, m'amuser à leurs dépens!...

JACOBUS.

Il serait peut-être plus sage...

FRÉDÉRIC.

Non, pas de pitié pour eux!

JACOBUS, *à part.*

Comme il y va!

FRÉDÉRIC.

Ma première victime sera ma très-honorée tante, cette Présidente si fière, si impérieuse, qui se croit à elle seule tout l'esprit de sa race.

JACOBUS, *à part.*

Ça, c'est vrai, par exemple... ma sœur...

FRÉDÉRIC.

Vient ensuite son frère, M. Jacobus Pompée, un ancien professeur de je ne sais où...

JACOBUS.

De l'Université de Schaffouse, Monsieur.

FRÉDÉRIC.

C'est possible!... un vieux pédant, que sa sœur mène par le nez.

JACOBUS, *en colère.*

Monsieur...

FRÉDÉRIC.

Si j'en juge par le portrait qu'on m'en a fait, celui-là doit être le plus amusant de tous.

JACOBUS.

Monsieur!...

FRÉDÉRIC.

Figurez-vous un homme grand, maigre, sans grâces, la figure blême, l'air ébêté, et la plus belle perruque de l'Empire germanique!

JACOBUS.

Jeune homme!...

FRÉDÉRIC, *le regardant avec surprise tout-à-coup.*

Ah! mon dieu!

JACOBUS.

Qu'est-ce que c'est?

FRÉDÉRIC.

Attendez-donc, mettez-vous là... ne bougez pas...

JACOBUS.

Qu'est-ce à dire?

FRÉDÉRIC.

Ne bougez donc pas!... c'est frappant... la taille, l'air, la perruque, tout le signalement s'y trouve... c'est à croire que c'est vous.

JACOBUS.

Eh bien! oui, c'est moi... car enfin la patience m'échappe... oui, c'est moi, Jacobus Pompée de Berlinghen!

FRÉDÉRIC.

Comment vous êtes?... Eh bien! c'est agréable pour vous!...

JACOBUS.

J'étouffe!... je suis dans une fureur!...

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LA PRÉSIDENTE, SEYBLIN, TRICKMANN.

TRICKMANN.

Par ici, par ici, madame la Présidente. Il est arrivé, c'est dans cette salle qu'il vous attend.

LA PRÉSIDENTE.

Mais son équipage n'est pas dans la cour... ses gens n'ont pas encore paru, et dans cette salle même, je ne vois personne...

TRICKMANN, *bas.*

Pardonnez-moi... tenez, ce jeune homme en bottes à éperons... là-bas...

(*Trickmann sort.*)

LA PRÉSIDENTE.

Eh quoi! ce voyageur... (*A Jacobus.*) Cet homme dit-il vrai, mon frère? Est-ce là le comte de Valsen?

JACOBUS, *encore furieux.*

Oui, c'est lui!

LA PRÉSIDENTE, *faisant une grande révérence.*

Monsieur...

FRÉDÉRIC, *saluant.*

Madame... (*Bas à Jacobus.*) Dites donc, mon oncle, elle est bien ressemblante aussi, ma tante.

JACOBUS, *sèchement.*

C'est possible, Monsieur. (*A part.*) Est-il moqueur, donc!

FRÉDÉRIC.

Ma tante Brickbing... Berling... Votre nom, ma tante, s'il vous plaît?

LA PRÉSIDENTE, *gravement.*

La Présidente de Berlinghen.

FRÉDÉRIC.

C'est ça, oui. Ma tante de Berlinghen veut-elle recevoir les hommages d'un neveu soumis et empressé, qui se rend à l'aimable invitation qu'elle lui a faite... (*Montrant son papier.*) sur papier timbré? Je suis vraiment désolé de vous avoir fait faire la moitié du chemin; mais que voulez-vous? il paraît que c'était convenu d'avance avec les autres... mes nouveaux parens... les gens de justice... tout ce monde-là m'a dit de venir dans cette auberge, et m'y voilà. (*Tirant sa montre.* Tenez, juste à l'heure indiquée... Heim? j'espère que je suis exact en affaires... Voilà peut-être la première fois que cela m'arrive; et puis j'ai réfléchi qu'après tout... j'étais responsable... responsable par corps...

JACOBUS.

Par corps!... quelle expression!

LA PRÉSIDENTE.

Taisez-vous. (*A Frédéric.*) M. le Comte a, je suppose, un appartement où il pourra réparer le désordre de sa toilette, et se préparer à la cérémonie?

FRÉDÉRIC.

Un appartement? ma foi non... Est-ce que vous ne me trouvez pas bien?... Dam'! moi, je suis venu comme ça, en voisin.

JACOBUS.

En voisin! et nous qui sommes si bien mis! Quel affront pour les Berlinghen!

SEYBLIN.

Il me semble pourtant, M. le Comte, qu'il eût été plus convenable, par égard pour votre nouvelle famille...

FRÉDÉRIC, *à la Présidente.*

Au fait, j'ai peut-être eu tort, et je vous en demande pardon... mais que voulez-vous?... Comme je l'ai dit tout-à-l'heure à mon oncle, je ne pensais plus à rien... et puis, vrai, je peux vous l'avouer franchement... d'abord, ça m'avait paru plus drôle, plus original; et moi, tout ce qui est original...

JACOBUS.

Le fait est qu'il faut l'être beaucoup pour venir à la noce en voisin!

LA PRÉSIDENTE.

Assez, assez, mon frère.

JACOBUS.

Ecoutez donc, ma sœur, c'est que c'est révoltant!... Il faudrait ne pas avoir de sang dans les veines!... et il y en a beaucoup dans les veines des Berlinghen!... je suis bien aise qu'on sache ça, moi!

FRÉDÉRIC.

Quant à la considération, aux égards que je dois à ma nouvelle famille, vous pouvez être tranquille, je n'y manquerai pas. Ma tante Berlinghen, mon oncle Jacobus...

JACOBUS.

De Berlinghen.

FRÉDÉRIC.

De Berlinghen également. Mes cousins, mes cousines, mes neveux, mes nièces, s'il y en a... je n'en sais rien... je respecterai tout le monde, moi... d'autant plus que nous avons si peu de temps à vivre ensemble...

LA PRÉSIDENTE.

Que si l'effort vous coûte, il ne sera du moins pas long, n'est-ce pas là ce que vous voulez dire?

FRÉDÉRIC.

Non, ma tante, non, vous interprêtez mal.

LA PRÉSIDENTE.

Au surplus, M. le Comte, nous n'abuserons pas de vos momens; et comme cette entrevue est aussi pénible pour nous, qu'elle peut être fatigante pour vous, nous l'abrègerons autant que possible. On va prévenir ma nièce, et aussitôt après la cérémonie vous pourrez vous retirer. Nous n'aurons ensuite de rapports ensemble que par l'intermédiaire de nos hommes d'affaires.

FRÉDÉRIC.

Comme vous voudrez, ma tante, je suis à vos ordres, et dès que ma femme sera là; car enfin, on ne peut rien finir sans elle...

SEYBLIN.

M. le Comte a sans doute amené ses témoins?

FRÉDÉRIC.

Des témoins? du tout. Puisque j'avais oublié le mariage, je n'avais pas pensé aux témoins... mais s'il faut que j'en trouve absolument, ça ne sera pas difficile. Nous sommes sur la grande route, et dans la première diligence qui va passer...

JACOBUS.

Ah ! c'est trop fort !

FRÉDÉRIC.

Vous trouvez ?... Eh bien ! voulez-vous m'en servir, vous ?... Vous vous placerez à côté de moi, ça fait que nous rirons, nous nous amuserons.

JACOBUS, *avec un grand sérieux.*

Nous ne sommes pas ici pour nous amuser, Monsieur.

FRÉDÉRIC.

Ah ! c'est juste... je vais me marier.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, TRICKMANN, LE MAITRE DES CÉRÉMONIES, PERSONNES DE LA NOCE, VILLAGEOIS, VILLAGEOISES, *puis* EMELINE, LE CONSEILLER, LA CONSEILLÈRE, ET *deux* DEMOISELLES DE NOCE.

(*Pendant la ritournelle du morceau suivant, la porte et les fenêtres du fond se sont ouvertes. — On aperçoit alors des dames, des villageois, des valets en grande livrée, à la tête desquels se trouve le maître des cérémonies.*)

LE MAITRE DES CÉRÉMONIES.

On attend les époux.

FRÉDÉRIC.

Le coup d'œil sera superbe !... Cependant s'il y avait quelqu'un dans la société qui fût jaloux de mon sort, il n'a qu'à parler, il en est encore temps, je lui cède ma femme, je n'y tiens pas du tout... Mais la voilà !... Chut ! c'est ma femme, n'est-ce pas mon oncle?

JACOBUS.

Oui, Monsieur.

(*Au son d'une musique douce, on voit paraître, au fond du théâtre, Emeline élégamment vêtue et couverte d'un grand voile ; elle est conduite par le Conseiller, la Conseillère et les deux demoiselles de noce.*)

FRÉDÉRIC.

Est-elle jolie ?

JACOBUS.

Ça ne vous regarde pas.

FRÉDÉRIC.

Vous croyez ? c'est égal (*Pendant la ritournelle du final, Frédéric va auprès des personnes de la noce et les salue avec ironie. — A Jocobus ironiquement.*) Dites donc, mon oncle, c'est tout des Berlinghen, tout ça ?

JACOBUS, *gravement.*

Oui, Monsieur, c'est la famille...

FRÉDÉRIC.

Je vous en fais mon compliment.

(*Pendant le final il va parler bas à quelques dames en faisant l'aimable.*)

FINAL.

AIR : *Fragment d'un Chœur du Comte Ory.*

CHŒUR.

Pour l'hymen tout s'apprête,
Comme en un jour de fête,
A l'autel tout s'apprête !...
On attend les époux...
Vous tous,
Conduisez les epoux.

JACOBUS.

Vous tous,
Conduisez les époux !....

JACOBUS ET LA PRÉSIDENTE.

De cet enfant, l'hymen vengeur,
Va lui rendre l'honneur ;
Oui, je le crois, tout le dit à mon cœur,
L'honneur est le bonheur.

ÉMELINE, *à part.*

O triste hymen ! hymen vengeur,
Viens me rendre l'honneur !
Oui, je le crois, tout le dit à mon cœur,
L'honneur est le bonheur.

CHŒUR.

Allons,
Partons,
Allons,
Partons,
Allons, par notre hommage,
Sanctifier ces nœuds...
Et que ce mariage
Comble enfin tous les vœux.

(*Pendant un point d'orgue.*)

FRÉDÉRIC, *s'approchant d'Emeline.*

Je pense au moins qu'il est temps de faire connaissance avec Mademoiselle... (*Emeline s'incline.*) Mademoiselle, est-ce que ce voile doit toujours vous cacher à mes yeux? voilà qui est singulier. (*Emeline salue.*) Mon oncle, ma femme fait très-bien la révérence, mais elle ne parle pas beaucoup.

JACOBUS.

Non, Monsieur.

FRÉDÉRIC.

C'est toujours ça... je ne comptais pas là-dessus.

LA PRÉSIDENTE.

Ma nièce n'a qu'un mot à vous dire, Monsieur.

JACOBUS.

Un seul mot.

LA PRÉSIDENTE.

Mais ce n'est pas ici que vous l'entendrez.

JACOBUS.

Non, ce n'est pas ici.

FRÉDÉRIC.

Où l'on voudra, mon oncle.

(*On entend les cloches.*)

LE MAITRE DES CÉRÉMONIES.

On attend les époux.

FRÉDÉRIC.

Voilà! voilà!... Dites-donc, l'aubergiste, qu'on tienne mon cheval tout prêt, entendez-vous... parce qu'aussitôt après le mariage, je redeviens garçon, et je pique des

deux... Vous avez beau dire, mon oncle, c'est original! Allons! en route!

REPRISE DU CHŒUR.

Pour l'hymen tout s'aprête, etc.

(*Jacobus donne la main à sa nièce ; Frédéric offre la sienne à la Présidente. — Le Maître des cérémonies marche en avant. — Tout le cortège suit.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

(Note pour la scène 1ere.) Si l'acteur chargé du rôle de TRICKMANN ne veut pas chanter les couplets, il faudra après ces mots : *Au moment où elle venait de perdre connaissance*, ajouter ceci :

SEYBLIN, *examinant ses papiers.*

C'est bon, c'est bon... en voilà assez.

TRICKMANN.

Oh! mais, ce n'est pas tout : Le lendemain du bal, il partit pour un long voyage... pour aller à Rome, et depuis ce temps-là on ne l'a pas revu... il y a de ça deux ans... on assure que M le comte, en arrivant d'Italie, trouva une assignation de la famille de la jeune personne, à laquelle il ne pensait plus du tout, ne l'ayant vue qu'une fois... de sorte que...

SEYBLIN.

En voilà assez, vous dis-je, je vous préviens... etc.

Acte deux.

Le Théâtre représente l'intérieur d'une chambre de l'appartement occupé par Emeline. — Au fond est une croisée qui donne sur la campagne. — Cette chambre est au premier étage. — A droite de l'acteur est la porte de la chambre à coucher d'Emeline. — A gauche, une autre porte communiquant avec le reste de la maison.—Les meubles et la tapisserie sont dans le goût allemand.



SCÈNE PREMIÈRE.

LA PRÉSIDENTE, JACOBUS, EMELINE, LA CONSEILLÈRE.

(*La fenêtre est ouverte et laisse voir les têtes d'arbres et les montagnes lointaines. — Emeline est encore en toilette de mariée. — Elle est assise près de la table. — La Présidente lui tient la main, Jacobus et la Conseillère la regarde avec intérêt.*)

LA PRÉSIDENTE.

Calme-toi, mon enfant.

LA CONSEILLÈRE.

Songez, ma chère Emeline, qu'ici vous n'êtes plus entourée que de vos parens, vos amis.

EMELINE.

Oh! je me sens mieux... beaucoup mieux... Pardonnez-moi le trouble dont je n'ai pu me défendre.

JACOBUS.

Sois tranquille, tout ça se passera en songeant que désormais tu es comtesse ... car elle est bien comtesse; il

n'y a pas à revenir... Et ton fils, mon petit Pompée, le voilà, de droit, héritier de la branche des Valsen... Pauvre innocent!... je suis sûr qu'il n'y pense seulement pas... il est déjà philosophe!

EMELINE.

Mais je n'ai pas revu le comte... qu'est-il devenu?

LA PR'SIDENTE.

Il est parti sans doute aussitôt l'accomplissement du mariage.

JACOBUS.

Je le parierais... et au galop encore, comme il était venu. Il est allé rejoindre la chasse, poursuivre le gibier... Un jour de noce, quelle inhumanité!

EMELINE, *pensive.*

Ainsi, nous ne devons plus le revoir!

(*Elle reste pensive.*)

SCÈNE II.

LES MÊMES, SEYBLIN, *puis* FRÉDÉRIC.

SEYBLIN.

M. le comte de Valsen demande la permission de prendre congé de Madame la Comtesse et de sa famille.

EMELINE.

Il n'est donc pas parti?

LA PRÉSIDENTE.

Nous ne pouvons le recevoir.

JACOBUS.

Si fait, si fait, qu'il entre, et nous verrons comment il osera soutenir le regard sévère de son oncle... car, au fait, je suis son oncle... jusqu'à nouvel ordre... Je veux le confondre... je veux le terrifier par mon coup-d'œil... J'ai tant de puissance dans le coup-d'œil!...

LA PRÉSIDENTE.

Y pensez-vous, mon frère?... N'est-il pas vrai, mon enfant, que tu ne peux le revoir?...

EMELINE.

Si vous ne le voulez pas, ma tante...

LA PRÉSIDENTE.

Non, tu ne le dois pas... M. Seyblin, veuillez, s'il vous plaît lui dire...

FRÉDÉRIC, *qui a ouvert la porte avec précaution.*

Pardon, ma tante, si je n'ai pas attendu votre réponse...

JACOBUS, *bas à la Présidente.*

Dites donc, ma sœur, il est entré.

FRÉDÉRIC.

Mais j'étais bien sûr que vous ne me refuseriez pas, ma démarche est si naturelle!...

LA PRÉSIDENTE.

Elle n'est qu'indiscrète, M. le Comte, après ce dont nous étions formellement convenus.

FRÉDÉRIC.

Ecoutez donc, ma tante, j'ai appris que madame la Comtesse était indisposée, et quoiqu'elle ne soit ma femme que pour très-peu de temps, tant qu'elle la sera, j'ai le droit de m'y intéresser... c'est même un devoir.

LA PRÉSIDENTE.

Emeline vous remercie de cet intérêt, M. le Comte; et elle n'attend plus de vous qu'un seul service: c'est la signature de l'acte de séparation.

FRÉDÉRIC.

Ah!... l'acte de séparation... oui, c'est juste, je vous ai promis de le signer avant de partir; mais jusque là, nous pouvons être bons amis... causer... de nos affaires. (*Il jette un regard sur Emeline, qui baisse aussitôt les yeux.*) Dites donc, mon oncle, tout-à-l'heure, pendant la cérémonie, je faisais une réflexion... voulez-vous que je vous la dise?

JACOBUS.

Dites, Monsieur, dites.

FRÉDÉRIC, *ne sachant plus que dire.*

Comment vous trouvez-vous, vous, mon oncle?

JACOBUS.

Très-bien; mais la réflexion, s'il vous plaît.

FRÉDÉRIC.

Ah! oui, la réflexion... Eh bien! mon oncle... c'est que... je ne me faisais pas encore une idée du mariage. . c'est beau... c'est touchant... c'est moral!

JACOBUS.

Oui, Monsieur, ce lien est surtout philosophique et indissoluble.

FRÉDÉRIC.

Vous croyez?... Au fait, vous avez raison, indissoluble, et la preuve, c'est que nous, qui sommes à peine unis depuis un quart-d'heure, il faut déjà nous séparer... (*Passant près d'Emeline, et la saluant d'un air embarrassé.*) N'est-il pas vrai, Madame, il faut nous séparer?...

EMELINE, *balbutiant.*

Oui... Monsieur...

FRÉDÉRIC, *toujours embarrassé.*

Je voulais vous demander, Madame... Vous avez été contente de la cérémonie, n'est-ce pas?... Le suisse... le cortège... les fleurs... c'était vraiment très-bien.

JACOBUS, *gravement.*

Oui, Monsieur c'était digne des Berlinghen!...

FRÉDÉRIC, *à Emeline.*

Et puis des toilettes charmantes... la vôtre surtout... celle de ma tante, de mon oncle... Il n'y avait que moi qui, au milieu d'une réunion brillante... C'était mal... c'était vous manquer d'égards, et si vous saviez combien je m'en veux maintenant!

EMELINE.

Vous avez accompli la volonté de ma famille; je n'avais pas le droit d'exiger plus de vous.

FRÉDÉRIC.

Cependant...

LA PRÉSIDENTE.

Pardon, M. le Comte; mais il faut qu'Emeline se dispose à se mettre en route... Va, mon enfant.

EMELINE.

Oui, ma tante.

LA PRÉSIDENTE, *à la Conseillère.*

Veuillez l'accompagner, Madame... Et si M. le Comte desire rester encore, nous lui tiendrons compagnie.

JACOBUS.

Oui, mon neveu, nous vous tiendrons compagnie.

FRÉDÉRIC.

Vous êtes trop bon, mon oncle.

(*Emeline rentre dans sa chambre avec la Conseillère. — Frédéric fait quelques pas, s'arrête et la salue.*)

SCENE III.

LES MÊMES, *excepté* EMELINE *et* LA CONSEILLÈRE.

JACOBUS, *à la Présidente.*

Comme il la regarde s'en aller... On dirait, Dieu me pardonne, que c'est encore par ironie... Oh! quel profond mauvais sujet!... un véritable Alcibiade!...

LA PRÉSIDENTE, *à Frédéric qui est resté immobile à la même place.*

M. le comte...

FRÉDÉRIC, *regardant toujours du côté par où Emeline vient de sortir.*

Ma tante?....

LA PRÉSIDENTE.

Comme nous avons compris tout l'embarras, toute la gêne de votre position parmi nous, nous avons pensé qu'en faisant dresser d'avance l'acte qui va vous rendre de nouveau étranger à notre famille, nous ne ferions que remplir vos intentions, le voici, (*Elle lui présente un papier.*) veuillez en prendre lecture, le signer, et vous serez libre alors de vous éloigner dès que vous le jugerez convenable.

FRÉDÉRIC, *prenant le papier.*

Ah! je serai libre... oui... je vous comprends, ma tante... Et ça, c'est l'acte de séparation.

(*Il n'y jette pas même les yeux.*)

SEYBLIN.

M. le Comte n'a pas d'objection à faire?

FRÉDÉRIC, *regardant du côté de l'appartement d'Emeline.*

Du tout, c'est très-bien rédigé... C'est vous, Monsieur,

qui... je vous en fais mon compliment... Non, je n'ai rien à objecter, puisqu'enfin c'est moi qui le premier ai demandé...

JACOBUS, *lui présentant une plume.*

Si vous voulez signer...

FRÉDÉRIC.

Très-sensible à votre aimable attention.

LA PRÉSIDENTE.

Placez-vous à cette table, M. le Comte, et M. Seyblin vous indiquera les endroits.

FRÉDÉRIC.

Pour les paraphes, c'est juste.

JACOBUS, *près de la table.*

Jeune homme, nous attendons.

FRÉDÉRIC.

Me voici, me voici... (*Prenant la plume.*) Convenez, mon oncle, que notre situation à tous est bien singulière... Etes-vous marié, mon oncle?

JACOBUS.

Non, Monsieur.

FRÉDÉRIC, *à Seyblin.*

Etes-vous marié, vous, Monsieur?

JACOBUS.

Non; Monsieur n'est pas marié... Mais dépêchez-vous donc... vos amis s'impatientent sans doute, et le gibier va peut-être profiter de l'occasion pour brrrr...

FRÉDÉRIC.

J'y suis... (*Il se dispose à signer et s'arrête tout-à-coup.*) Mais non, au fait, cela ne serait pas convenable.

LA PRÉSIDENTE.

Que signifie, Monsieur?..

FRÉDÉRIC.

Cela signifie, ma tante, que j'ai trop de délicatesse, trop d'usage, pour signer le premier un pareil acte... Je signerai, mais après ma femme : je dois lui céder le pas... par politesse.

LA PRÉSIDENTE.

Il suffit, Monsieur, Emeline signera, et nous ne vous retiendrons plus.

FRÉDÉRIC.

J'entends bien, ma tante... Comme vous me disiez tout-à-l'heure, je serai libre. Ainsi donc, décidément, il n'y aura pas de repas de noce?

LA PRÉSIDENTE.

Non, Monsieur.

JACOBUS, *gravement.*

Et pas de lendemain.

FRÉDÉRIC.

Allons, je vois qu'il faut absolument me remettre en route... C'est drôle, ça me fait un effet!.. je n'aurais pas cru cela. Cette chère Emeline! ma femme!.. elle est si douce, si jolie!..

LA PRÉSIDENTE.

M. le Comte, nous avons bien l'honneur de vous saluer.

JACOBUS.

Oui, Monsieur, nous avons l'honneur de vous saluer.

FRÉDÉRIC, *saluant.*

C'est moi, certainement, qui... (*Il salue et dit à part, en sortant.*) Je n'aurais pas cru que ça m'aurait fait tant de peine!..

(*Il salue de nouveau et va pour entrer dans la chambre où est Emeline.*)

JACOBUS.

Où allez-vous donc, Monsieur?

FRÉDÉRIC.

Je sors.

JACOBUS.

Ce n'est pas par là... vous vous trompez... c'est par ici.

(*Il lui montre la porte de sortie.*)

FRÉDÉRIC.

Pardon, je croyais...

(*Il sort en regardant toujours la porte de la chambre où est Emeline.*)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, *excepté* FRÉDÉRIC, *un peu après* EMELINE.

EMELINE, *entrant.*

Il s'en va !

JACOBUS, *ému.*

Diable d'homme, va !.. il m'a tout remué. Au fait, c'était attendrissant, n'est-ce pas, Présidente ?

LA PRÉSIDENTE.

Vous me faites pitié !.. Toujours le même, quelques paroles hypocrites vous font oublier en un instant deux ans d'outrages et d'affronts ; il n'en sera pas ainsi de ma nièce, je l'espère... Mais qu'as-tu donc, Emeline ? ta main est tremblante.

JACOBUS.

En effet, qu'est-ce qu'elle a donc, la pauvre enfant ? comme elle est pâle !

LA PRÉSIDENTE, *froidement à Emeline.*

Si j'avais mal jugé ma nièce, si d'autres motifs que l'honneur de sa famille, le sien même, pouvaient la guider en ce moment ; si oubliant tout ce qu'elle me doit, elle trompait à ce point ma confiance !..

EMELINE.

Ma tante !..

LA PRÉSIDENTE.

Vous savez ce que vous avez promis, ce qu'on attend de vous.

(*Elle lui indique la table sur laquelle M. Seyblin vient de déposer des papiers.*)

EMELINE.

Daignez m'entendre.

LA PRÉSIDENTE.

Remplissez votre promesse, ou je pars à l'instant, et ne vous reverrai de ma vie.

(*Elle fait un mouvement.*)

EMELINE.

Arrêtez !.. j'obéis. (*Elle signe et dit à part.*) Il le faut!

LA PRÉSIDENTE, *s'emparant du papier.*

C'est bien !.. remets-toi, mon enfant; je conçois tes larmes, et je les excuse. Bientôt, cependant, tu me sauras gré de t'avoir fait violence, et tu seras convaincue, comme moi, que l'homme que tu quittes est indigne de tes regrets. M. Seyblin, faites-lui remettre cet écrit; qu'il signe à son tour, et rien ne nous retiendra plus ici.

(*Seyblin sort.*)

JACOBUS.

Le fait est qu'il est bien temps d'aller rejoindre nos pénates... nos dieux larres... (*Appelant à la porte.*) Holà ! quelqu'un !... qu'en attèle les chevaux au carrosse de madame la Présidente... et qu'on selle Blanchette.

SCENE V.

LES MÊMES, TRICKMANN, *puis* DEUX FILLES *d'auberge portant des lumières.*

TRICKMANN.

Ah ! mon dieu! mon dieu! quelle aventure! Jacques Thomas!... qu'on prévienne le garde de nuit, qu'on avertisse la lanstourm.

JACOBUS.

Qu'est-ce qu'il a donc, l'Aubergiste ? comme il est pâle !...

TRICKMANN.

Pâle! il y a bien de quoi... Tout-à-l'heure... là-bas, au détour de la montagne... des bandits viennent d'attaquer la diligence...

TOUS.

Grand Dieu !...

JACOBUS.

Voyons, Monsieur l'hôtellier, ne faites donc pas de ces peurs-là!...

TRICKMANN.

V'là la seconde fois que ça arrive dans le pays depuis huit jours.

JACOBUS.

Depuis huit jours!... Vous l'entendez, ma sœur? il paraît que c'est vrai... Je n'ai pas une goutte de sang dans les veines... Vous ne partirez pas... vous n'êtes pas assez folle pour vous remettre en route à l'heure qu'il est. M. l'Hôtellier, ordonnez qu'on prépare des appartemens sûrs et bien clos.

LA PRÉSIDENTE.

Si M. de Valsen est encore dans cette maison, je ne puis consentir à y rester cette nuit.

TRICKMANN.

Rassurez-vous, Madame, depuis un quart-d'heure il s'est remis en route...

JACOBUS.

L'imprudent!... quant à nous, nous restons; c'est le parti le plus sage et le plus philosophique...

TRICKMANN.

Ça suffit. (*A part, en montrant unebourse qu'il cachait dans sa main.*) V'là ma commission remplie, et l'argent de M. le Comte bien gagné.

JACOBUS.

Dites donc, la fille... il faudra bassiner mon lit; mon enfant, c'est une habitude que j'ai contractée depuis que je suis professeur de philosophie.

LA PRÉSIDENTE, *à Emeline.*

Rassure-toi, Emeline; cette maison est sûre.

JACOBUS.

Sans doute, sans doute... D'ailleurs j'ai des armes.... et puis je prends l'appartement d'à côté..... la porte en chêne.

(*Emeline veut embrasser la main de la Présidente; celle-ci la presse dans ses bras. — Jacobus qui a pris un bougeoir, à une des Filles, embrasse sa nièce sur le front.*)

JACOBUS.

Bonsoir, mon enfant... Delà, je pourrai veiller sur toi... sois tranquille, on sait que le courage est hérédi-

taire dans la famille des Berlingen. (*A Trickmann.*) Qu'on mette les verroux à toutes les portes...

(*Trickmann a été fermer lui même les persiennes et la fenêtre. — Tout le monde sort, excepté Emeline. — Le Conseiller et la Conseillère l'ont salué, et sont passés les premiers. — On entend fermer la porte d'Emeline à double tour.*)

SCENE VI.

ÉMELINE, *seule.*

Ils ont vu mes larmes... et pourtant ils n'ont pas compris tout mon malheur... C'en est donc fait, j'ai signé moi-même ma sentence... Que va-t-il penser de moi, quand il verra?... Ah! du moins, qu'il sache que la contrainte seule... Ecrivons... Mais comment lui ferai-je parvenir?... Oh! je trouverai... oui, oui, écrivons... (*Elle s'assied près de la table, et écrit précipitamment. — L'orchestre joue en sourdine pendant tout le reste de la scène.*) Comme en nous quittant son regard était triste, abattu!... Et moi! ah! comme mon cœur s'est brisé!... Un mot encore... (*Elle achève sa lettre et elle se lève en essuyant ses larmes.*) Pauvre Émeline!... tu as vu fuir, pour toujours, ce temps de calme et de bonheur, où ton plaisir le plus vif était le chant naïf du Tyrol, ton chagrin le plus cruel, la mort d'une fleur chérie! (*Elle se rapproche de la table, et s'assied de nouveau. — Elle reprend sa lettre et la parcourt.*) Non, il ne m'en voudra plus... La fatigue m'accable!... Frédéric... pourquoi?... (*Elle commence à s'endormir.*) Non, non... il m'aime!...

(*L'orchestre reprend en sourdine.*)

SCÈNE VII.

EMELINE, FRÉDÉRIC.

(*Pendant que la musique continue en sourdine, les per-*

siennes du fond s'ouvrent, et l'on voit Frédéric pousser la fenêtre, et s'introduire dans la chambre avec précaution.)

FRÉDÉRIC.

M'y voici. O ciel! elle est là! comment l'aborder? Elle ne m'a pas entendu. (*Il fait quelques pas.*) Vous allez m'en vouloir, Madame... Elle dort. (*Il s'approche encore avec précaution.*) Que vois-je?... une lettre! elle est mouillée de ses larmes! Si j'osais... (*Il lit.*) « M. le Comte... » Elle est pour moi... (*Il prend la lettre.*) O bonheur! Mais mon cœur se gonfle, mes yeux... (*Lisant.*) « M. le » Comte... » Pourquoi n'a-t-elle pas mis Frédéric?... « M. le Comte, le sort nous sépare à jamais. » Que dit-elle? « Vous m'accusez peut-être... » Non, non, c'est moi seul... « Mais je n'ai fait que me soumettre à la » volonté de ma famille. » Il se pourrait!... « Quels que » soient les obstacles qui s'opposent désormais à notre » rapprochement, croyez que je n'oublierai pas les nœuds » qui nous ont unis!... Le père de mon fils peut-il cesser » de m'être cher?... EMELINE. » L'ai-je bien lu? elle ne me hait pas! elle me pardonne!... Emeline!

(*Il se jette à ses pieds, et prenant sa main la presse contre ses lèvres*)

EMELINE, *se réveillant avec effroi.*

Ah!

FRÉDÉRIC.

Emeline!

EMELINE, *se dégageant et se levant.*

Vous ici, M. le Comte, à cette heure!

FRÉDÉRIC.

Ne me grondez pas, je sais maintenant un secret que j'aurais payé de ma fortune, de ma vie!... Je vous suis cher, Emeline; cette lettre...

EMELINE.

Vous l'avez lue?

FRÉDÉRIC.

J'ai été indiscret, sans doute; mais cette indiscrétion est pour moi le bonheur... pourriez-vous me la reprocher?

EMELINE.

La lettre était pour vous.

FRÉDÉRIC.

Tous mes vœux sont comblés!... J'espère qu'à présent vous ne voudrez plus me fuir?

EMELINE.

Hélas! n'ai-je pas signé l'acte funeste?

FRÉDÉRIC.

Oui, je le sais, ils me l'ont envoyé; mais moi, plutôt mourir que de détruire le lien qui m'unit à vous! Je ferai naître de nouvelles difficultés, je dépenserai, s'il le faut, tout ce que je possède pour gagner mes juges!... On ne me connaît pas encore... J'ai pu céder à d'injustes prétentions, tant que j'ai dû croire à votre haine; mais sûr de votre amour, il n'est pas de puissance humaine qui puisse me séparer de vous!

(*On entend tourner la clé de la porte d'entrée.*)

EMELINE.

Chut! écoutez... Quelqu'un ouvre cette porte.

JACOBUS, *en dehors, d'une voix tremblante.*

Emeline!

EMELINE, *bas à Frédéric.*

Ciel! c'est mon oncle! (*On entend un second tour de clé.*) S'il vous trouvait ici...

FRÉDÉRIC, *gaiement.*

Rassurez-vous, ce n'est qu'une ronde de sûreté, sans doute... ils ont eu tous si peur!

JACOBUS, *toujours en dehors.*

Ma nièce!

EMELINE, *voyant la porte s'entrouvrir.*

Il entre... grand dieu!

(*Elle fait éloigner Frédéric, qui va se cacher dans le rideau de la croisée du fond.*)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, JACOBUS.

(*Il est en bonnet de velours noir, et en robe de chambre.* —

Il ouvre la porte à peine. — Il tient d'une main son bougeoir, et de l'autre un gros pistolet d'arçon. — Il est tremblant, et ne fait qu'entre-bailler la porte.)

JACOBUS, *n'avançant que la tête.*

Emeline, ma nièce!...

EMELINE, *troublée.*

Mon oncle...

JACOBUS.

J'ai cru entendre... Où sont-ils cachés?

EMELINE.

Qui donc, mon oncle?... Je n'ai rien entendu... je n'ai vu personne.

JACOBUS.

En es-tu bien sure? (*Il entre.*) Alors, c'était une fausse alerte... Ce... ce.. cependant, on dirait que tu trembles. (*Il regarde avec inquiétude autour de lui.*) Ah! mon dieu! la fenêtre ouverte!... quand je... je te le disais...

EMELINE.

Je puis vous assurer, mon oncle...

JACOBUS.

C'est... c'est par-là qu'ils se seront introduits... Miséricorde! le rideau a remué!

EMELINE.

C'est le vent, sans doute.

JACOBUS.

Le vent!... le vent a des aîles, ma nièce; mais on ne dit pas qu'il ait des bottes, et j'en vois... C'est un bandit. (*Faisant la grosse voix.*) Misérable!

(*Il dirige son pistolet vers le rideau.*)

EMELINE.

Arrêtez!... Frédéric!

(*Frédéric paraît.*)

JACOBUS.

M. le Comte!... qu'est-ce à dire, ma nièce?... Eh! quoi! Monsieur, vous osez reparaître en ces lieux, nuitamment, à une heure indue?... troubler le repos des gens honnêtes?...

FRÉDÉRIC.

Veuillez m'entendre.

JACOBUS.

Quelle conduite! un homme marié!

FRÉDÉRIC.

C'est justement pour ça, mon oncle.

JACOBUS.

Je vous ordonne de sortir.

FRÉDÉRIC.

Comment! vous, mon oncle, qui êtes philosophe, vous voulez désunir les ménages?

JACOBUS.

Les ménages!... ne semblerait-il pas qu'ils ont déjà dix ans de mariage sur la tête?... C'est affreux!

EMELINE.

Ne vous fâchez pas, mon oncle.

JACOBUS.

Comment, Madame, vous le défendez maintenant!

EMELINE.

Il est mon mari.

JACOBUS, *très-étonné.*

Ah! ça, mais je ne sais plus où j'en suis, moi... Vous vous détestiez tantôt.

FRÉDÉRIC.

Oui, mais depuis que nous sommes mariés, c'est bien différent.

JACOBUS.

Ah! c'est l'effet du mariage!... Par exemple, ils ne font rien comme les autres, ceux-là!

EMELINE.

Mon oncle, si vous vouliez...

JACOBUS.

Quoi, Madame?

EMELINE.

Vous êtes si bon!

JACOBUS.

Du tout, du tout, je ne suis pas bon; au contraire, je suis très-méchant... D'ailleurs, l'acte de séparation est signé.

EMELINE.

Pas par lui; il a refusé, et moi, je pourrais protester contre ma signature.

JACOBUS.

Oui, mais ta tante n'entendra pas cela... tu sais comme elle sévère, ta tante!

EMELINE.

Il est vrai. Qu'allons-nous donc devenir?

FRÉDÉRIC.

Quant à moi, si elle est inflexible, je sais bien quel parti je prendrai...

JACOBUS.

Lequel?

FRÉDÉRIC.

Je me tuerai.

JACOBUS, *attendri.*

Se tuer!... Ah! mon dieu! ces pauvres enfans! ils m'attendrissent

EMELINE.

Vous voyez bien que vous n'êtes pas méchant.

JACOBUS, *en colère.*

Je vous dis que si, moi, que je suis méchant... Ne m'obstinez pas là-dessus, parce que...

FRÉDÉRIC *et* EMELINE, *le cajolant.*

Eh bien! oui, là, vous êtes méchant.

JACOBUS.

A la bonne heure!... Voyons, mes enfans, il s'agit de vous servir. Ah! c'est que j'ai du caractère, moi!... Nous disions donc que vous êtes éperdument amoureux l'un de l'autre, n'est-ce pas?

FRÉDÉRIC.

Oh! oui, éperduement!

JACOBUS.

Ces pauvres enfans! éperduement!... Eh bien! mes petits amis, comme il est très-sûr que nous ne gagnerons rien auprès de la Présidente, il n'y a qu'un grand coup qui puisse me tirer de là.

FRÉDÉRIC.

Oui, un grand coup!... Qu'est-ce qu'il faut faire, mon oncle?

EMELINE.

Que nous conseillez-vous ?

JACOBUS.

Moi, rien. Il faut un grand coup ! voilà tout ce que je puis vous dire; je n'en sais pas davantage. Le fait est que vous me consultez-là sur une thèse qui n'est plus de mon ressort, ce qui fait, mes enfans...

FRÉDÉRIC.

J'ai trouvé.

JRCOMUS *et* EMELINE.

Voyons.

FRÉDÉRIC.

Puisqu'il n'y a pas moyen de toucher la Présidente, et qu'elle s'opposerait toujours à notre bonheur, j'enlève ma femme.

JACOBUS.

Dieu! ah! grand dieu! enlever votre femme!

FRÉDÉRIC.

Oui, mon oncle.

JACOBUS.

Cela me paraît bien fort!

EMELINE.

Je serais enlevée?

FRÉDÉRIC.

Par votre mari.

JACOBUS.

Par ton mari. Au fait, tu es mariée, ma chère.

FRÉDÉRIC.

Et une femme mariée peut bien se permettre...

JACOBUS.

Un petit enlèvement, un rapt conjugal; c'est en tout bien, tout honneur... Je n'y réfléchissais pas d'abord; mais à présent que j'envisage la chose sous le point de vue moral, je trouve même que c'est édifiant pour les époux; c'est très-édifiant.

FRÉDÉRIC.

Ainsi voilà qui est convenu, ma femme vient avec moi à mon château, dans le carrosse de la Présidente; et là nous attendrons que sa colère s'apaise.

JACOBUS.

C'est ça, et vous m'enlevez aussi, parce que je ne me soucie pas d'essuyer le premier feu. Mais par où sortir ? la porte du corridor est fermée.

FRÉDÉRIC.

Je suis entré par la fenêtre.

JACOBUS.

C'est vrai... eh bien! nous prendrons le même chemin. L'échelle est-elle solide ?

FRÉDÉRIC.

Oui, mon oncle... Une chaise, s'il vous plaît.

JACOBUS, *prenant une chaise.*

Voilà ; ça m'amuse, moi; oui, ça me rappelle une aventure... eh! eh ! je vous la conterai plus tard. Dieu ! ai-je été heureux ce jour-là !

EMELINE.

Je tremble... quel sera le courroux de ma tante !

FRÉDÉRIC.

Emeline, si tu m'aimais...

EMELINE.

Je suis coupable, mais je dois obéir à mon mari.

(*Ils sont près de la fenêtre ; on entend un grand bruit en dehors.*)

CRIS EN DEHORS.

Au voleur ! au volenr !

JACOBUS, *un pied sur la chaise et l'autre sur l'échelle.*

Ah ! mon Dieu, nous sommes découverts !..

SCÈNE IX.

LES MÊMES, LA PRÉSIDENTE, LE CONSEILLER, LA CONSEILLÈRE, SEYBLIN, TRICKMANN.

LA PRÉSIDENTE, *en entrant.*

Je veux savoir d'où vient tout ce tapage. Qu'ai-je vu ? le comte ici!..

JACOBUS.

Ma sœur !.. alors tout est perdu.

(*Il cherche à se cacher et ne peut descendre.*)

LA PRÉSIDENTE.

Ce que je craignais est donc arrivé... La fable si bien débitée par cet homme (*Elle montre Trickmann.*) était une ruse pour nous retenir ici; et vous, mon frère, qui étiez si jaloux de l'honneur de la famille, pourriez-vous me dire comment il se fait que je vous trouve sur cette fenêtre, près de M. le Comte et de ma nièce ?

JACOBUS, *qui est venu en scène.*

Moi, j'étais sur cette fenêtre! (*Aux autres, jouant l'étonnement.*) Est-ce que j'étais sur cette fenêtre?.. c'est possible; mais, quant au Comte, il usait de ses droits... il enlevait sa femme.

LA PRÉSIDENTE.

L'enlever! Eh quoi! ma nièce !.. mais non, je ne puis le croire.

JACOBUS.

Je ne mens jamais, Présidente; et d'ailleurs, il me semble que je dois savoir à quoi m'en tenir là-dessus, puisque je les aidais à partir.

LA PRÉSIDENTE.

Vous !.. ainsi tout le monde s'unissait pour se jouer de moi! Eh bien! puisque tel est le prix de mes bienfaits, je

vivrai désormais seule, absolument seule, abandonnée de ceux que je croyais mes amis... qui devaient consoler mes vieux jours... et qui ne sont plus à mes yeux que des ingrats !

EMELINE.

Ma tante !

FRÉDÉRIC.

Madame !

JACOBUS.

Ma sœur, il est certain...

LA PRÉSIDENTE.

Taisez-vous !

JACOBUS, *sortant de son caractère avec beaucoup de chaleur*

Comment, encore taisez-vous !... toujours taisez-vous ! A la fin, ma sœur, mon caractère naturellement doux et pacifique se lasse de votre ton !

LA PRÉSIDENTE.

Qu'est-ce à dire ?...

JACOBUS, *toujours avec chaleur.*

C'est-à-dire qu'un homme de mon état, de mon âge, un ancien professeur de l'université de Schaffonse, ne doit pas toujours se laisser imposer silence comme un écolier de sixième !... Il est temps que je réponde, et je vous répondrai !... Je vous répondrai que ces deux enfans s'aiment, qu'ils ne peuvent vivre l'un sans l'autre ; que la loi les autorise à un amour moral et légitime ; qu'un mari a le droit d'enlever sa femme partout où il la trouve... et que feu M. le Président aurait pu vous enlever aussi vous-même, ma sœur, s'il en avait eu la fantaisie.

LA PRÉSIDENTE.

Mon frère !

JACOBUS.

Laissez-moi, ma sœur, je ne me connais plus !... et si vous voulez plaider encore, eh bien ! je plaiderai aussi, moi, à mon tour !... car enfin, j'ai du caractère... *ego sum Jacobus-Pompeïus Berlinghenus* !... Viens, ma nièce,

et toi aussi, mon neveu... allons chercher un autre azile!...

(*Ici Jacobus va pour sortir avec les époux ; mais toutes les personnes de la noce le retiennent, et semblent supplier la Présidente en faveur d'Emeline. — Cette pantomime est très-expressive, et décide Jacobus à rester.*)

LA PRÉSIDENTE.

Arrêtez!... Un seul mot suffira pour vous prouver jusqu'à quel point votre conduite est peu réfléchie... A l'instant même où Monsieur se disposait à exciter ici un nouveau scandale, il renvoyait à M. Seyblin l'acte de séparation signé par lui.

SEYBLIN.

En effet, on vient de me remettre de la part du comte de Valsen ce paquet qui renferme vraisemblablement l'acte en question.

JACOBUS.

Qu'entends-je?... serait-il vrai, jeune homme?

LA PRÉSIDENTE, *lui remettant le paquet que lui donne Seyblin.*

Lisez, mon frère, et rougissez de votre conduite.

JACOBUS, *lisant après avoir déchiré l'enveloppe.*

Voyons..... « Prêt à m'exiler pour jamais, moi,
» Léopold-Frédéric, comte de Valsen, orphelin et sans
» proches parens de ma branche, donne, par ces présentes,
» tous les biens... » Il y a bien ça, ma sœur... « Donne
» par ces présentes tous les biens dont je puis disposer,
» à ma femme Emeline de Berlinghen et à notre fils
» Pompée de Valsen. Je recommande particulièrement cet
» enfant à l'amitié de mon oncle Jacobus. » Pauvre petit,
va, il n'avait pas besoin de ça! « Je confie sa tutelle et
» l'administration de sa fortune à ma tante qui, malgré
» sa sévérité envers moi, mérite toute ma confiance et
» toute mon estime. »

« Fait à l'auberge de l'*Aigle noir*, le premier et le dernier
« jour de mon mariage. »

(*Il pleure.*) Voilà deux fois qu'il me fait pleurer aujourd'hui, ce gaillard-là!... Eh! bien, ma sœur, que dites-vous de cela?...

EMELINE.

Ma tante!...

(*Emeline lève alternativement les yeux sur la Présidente d'un air suppliant, et sur Frédéric avec amour.*)

FRÉDÉRIC, *à la Présidente.*

Oui, Madame, cette donation assure tous mes biens à mon fils... Quand à cet acte, (*Montrant l'acte de séparation.*) reprenez-le........ puisqu'il détruirait mon bonheur et celui d'Emeline, je ne le signerai jamais!... Seul, sans parens, j'avais osé former des vœux auxquels il faudra renoncer........ j'espérais retrouver une mère..... pardonnez--moi, Madame, d'avoir compté sur vous.

(*Il s'incline devant la Présidente.*)

JACOBUS, *très ému.*

On attend la réponse... parlez, ma sœur... Qu'en pensez-vous?

LA PRÉSIDENTE.

Je pense comme mon neveu... la séparation n'est plus possible.

(*Elle déchire le papier que lui a remis Frédéric.*)

ÉMELINE.

Ma bonne tante!

FRÉDÉRIC.

Ah! Madame!...

(*Emeline embrasse les genoux de la Présidente, qui la fait relever avec bonté, et la fait passer auprès de Frédéric.*)

JACOBUS, *s'essuyant le front avec son mouchoir.*

Elle a dit, mon neveu!... Victoire!... *veni, vidi, vici!* je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu! mot à mot...

CHŒUR FINAL.

Air *de la ronde du Solitaire.*

Faisons des vœux pour les époux!
Et demain, par un double hommage,
Nous fêterons leur mariage!...
Mais il est tard, séparons-nous.

TABLEAU.

FIN.

Le collier de fer, mélodrame en 3 actes....... 1 50
La Couturière, mélodrame en 3 actes....... 1 50
La dette d'honneur, com. mêlée de coupl., 2 a. 1 50
Mac-Dowel, drame en 3 actes................ 1 50
La Coutume allemande, ou les Vaccances, comédie en un acte, mêlée de couplets........... 1 50
La robe et l'uniforme, comédie en un acte, mêlée de couplets........................ 1 50
Charles Stuard, ou le château de Woostock, mélodrame en 3 actes....................... 1 50
La fin du mois, comédie en 1 acte mêlée de couplets................................ 1 50
Le pauvre de l'hotel-dieu, mélodrame en 3 act. 1 50
Vingt-cinq pour cent ou les amis d'enfance, vaudeville en 1 acte......................... 1 50
La demoiselle de compagnie, comédie vaudeville en 1 acte............................. 1 50
Valentine, ou la chute des feuilles, drame en 2 a. 2
La violette, opéra-comique en 3 actes........ 2
Jean, pièce en 4 parties, mêlée de chants....... 3
Les Cuisiniers diplomates, vaudeville en 1 act. 1 50
La Saint-Valentin, ou le Collier de perles, comédie-vaudeville........................ 1 50
Tom-Wild, ou le Bourreau, mélod. en 3 actes... 1 50
Guillaume Tell, comédie-vaudeville en 3 actes. 2
Le Farceur de société, ou les Suites d'une Parade, en deux actes.... 2
Jean Pacot, ou Cinq ans d'un Conscrit, c.-v. 5 a. 2
Le Barbier Chatelain, coméd-vaud., en 3 actes. 2
Le chateau de M. le Baron, coméd.-vaud. 2 act. 2

Simonnin, Antoine Jean Baptiste
Le mariage par autorité de justice